

LES CARACTERES

Quelqu'un disait, s'adressant au romancier Frontin :

— Quelles satisfactions, au cours de votre magnifique carrière ! Quelles jouissances d'artiste et quelle fierté de créateur !

Un débutant des lettres, qui assistait à l'entretien, avoua, en rejetant brusquement en arrière une sombre chevelure romantique :

— Moi, je donnerais tout ce que j'espère pour savourer, un jour, l'orgueilleuse joie de révéler mon identité à une admiratrice qui, ne me connaissant pas, se serait, en ma présence, enthousiasmée de mon œuvre ! On doit, à de tels moments, se croire un demi-dieu. Cette aventure vous est certainement arrivée, au moins une fois, mon cher maître...

— Mais oui, ou presque, fit Frontin en souriant. Et l'aventure—puisque aventure il y a—me fut souverainement profitable. Mon anecdote est bien un peu dépoétisée de ce fait qu'en l'espèce mon "inconnue" était un vieux monsieur à lunettes bleues et à barbe grise... N'importe ! Ce personnage fut, par hasard, mon compagnon de route, il y a une dizaine d'années, dans un train de nuit qui m'emmenait en Bretagne. Nous avions dormi tant et bien que mal et, le jour suivant, je n'avais nulle envie, je vous assure, de lier conversation avec un voisin d'un abord peu séduisant. Au surplus, on n'est généralement pas très expansif, de bon matin, en chemin de fer, surtout lorsque la pluie, claquant contre les vitres, gâte le plaisir d'un paysage lavé, au réveil, à trop grande eau. Je consultai un indicateur, ignorant si je pourrais absorber un café au lait à la prochaine station. De son côté, mon compagnon tenait déployé un journal de la veille qu'il ne finissait pas de lire. Il s'y résolut enfin, se leva décala sa valise, une énorme valise bourrée à craquer, l'ayant installée sur la banquette, il plongea dedans et vida presque complètement son contenu, cherchant manifestement un objet récalcitrant. Scène fort comique que ce débarras ! Je vis successivement apparaître et disparaître chaussettes, caleçons, mouchoirs, nécessaire de toilette, papiers, tablettes de chocolat. Intrigué, je m'évertuai à deviner la nature du mystérieux ustensile qui se débattait obstinément. Un soupir de soulagement me renseigna. Le voyageur, d'une lourde main velue, empilait précipitamment dans son sac tout ce qu'il en avait extrait, laissant triomphalement posé près de lui un livre, et ce livre—dont le titre m'éblouit—était de moi.

Il serait dénué de toute sensibilité celui qui n'éprouverait pas, en pareille circonstance, un choc extrêmement doux dans cette partie confidentielle de son être, partie plus spirituelle qu'organique, où règne la vanité. Je fus donc très agréablement surpris par cette flatteuse constatation. Du coup, j'oubliais que j'avais mal dormi, que mon premier déjeuner tardait beaucoup, que la pluie noyait de tristesse les landes bretonnes. Le voyageur maussade était devenu un auteur heureux et comblé, seul à seul avec un lecteur, avec un admirateur qui ne connaissait pas son visage—tout l'indiquait—mais qui goûtait (vous me permettez d'employer un terme n'impliquant pas la moindre approbation de ma part) : son talent.

A cette époque, peut-être, vous en souvenez-vous ? avait paru la moitié de ma série de dix volumes sur l'évolution du cœur. J'étais un auteur "arrivé," non encore un écrivain auquel l'indulgence de ses amis donne une illusion de célébrité. Aucun magazine n'avait publié mon portrait : je n'avais même jamais été victime d'un accident !..

Ce qui me frappa en voyant surgir mon volume, dans des conditions aussi charmantes, ce fut cette pensée que l'auteur ne l'avait sûrement pas acheté à une bibliothèque de gare. L'ouvrage, en effet, était si ancien qu'il avait pré-

cedé le premier tome de mes longues études psychologiques. Intitulé les Cimes du Bonheur, il datait d'une période où, comme l'on dit, je cherchais ma voie dans les œuvres d'observation ; il avait passé presque inaperçu, sacrifié d'abord, parce que je n'avais pu mettre un peu de notoriété au service de son lancement ; ensuite, parce que mes ouvrages ultérieurs ne lui avaient pas amené un courant de curiosités rétrospectivement sympathiques. Et je l'aimais, pourtant, ce livre, de ce sentiment, nuancé de protection, que des pères témoignent à des premiers-nés, plus délicats parfois que leurs robustes cadets.

Pourquoi mon voisin avait-il précisément emporté ce livre lointain qu'un libraire, ami des miens, aimablement confiant en mon avenir, avait fait tirer jadis sur un papier de luxe avec un soin particulier ? Il eut été ridicule d'apostropher mon lecteur en lui déclarant : "J'en-suis l'auteur..." Il eut été héroïque de me taire. Je ne fus ni ridicule ni héroïque : je rompis le silence sans ôter mon masque.

J'exprimai le regret d'un temps désagréable. Puis, jouant l'étonnement agréablement simple que si je venais de découvrir le nom de l'ouvrage, je murmurai : "Ah ! vous avez là les Cimes du Bonheur ?"

— Tiens ! vous voyez cela, me répondit le vieux monsieur.

— Et qu'en pensez-vous ?

— Beaucoup de bien... Voulez-vous parcourir le bouquin ?

— Je vous remercie... Je le connais...

— Dans cette édition ?

— Je vous bien...

Et je songeais, en me rengorgeant, à ce contentement d'avoir acquis une "première édition."

— Eh bien ! monsieur, reprit mon bienveillant compagnon, en s'étirant la barbe, je vais voir si nous sommes du même avis. Qu'est-ce qui vous plaît le plus dans ce volume ?

Je me prononçais sans hésiter, me condamnant, cette fois, par mon outre-cuidance à garder jusqu'au bout l'anonymat :

— Les caractères... De main de maître, ces caractères-là...

Mon voisin me montra une bonne face rayonnante :

— Absolument d'accord. Vous vous y entendez. Des caractères, comme ça, on n'en fait plus... On gâte le travail. La vente... la vente... Tout est bon. Or, il y a, là-dessus, justement des caractères présentés avec une netteté merveilleuse. Une véritable œuvre d'artiste, positivement. Je ne cesse de répéter aux autres :

"Quand vous me ferez un travail soigné comme cela... vous pourrez parler. Jusque-là, à l'école ! Et un fameux souci de composition, hein ? Mais les caractères dominent tout."

Frontin s'arrêta un instant. Et, faisant un signe malicieux au jeune homme aux longs cheveux noirs, il lui dit :

— La suite du récit vous intéressera et vous édifiera, mon ami. Enhardi par l'enthousiasme de mon interlocuteur, je voulus une précision. Et je questionnai audacieusement :

— Le caractère de la baronne ?

Un tamponnement eût moins secoué l'amateur que ma pauvre demande. Il me devisagea comme si je me fusse moqué de lui, et il me rappela sèchement à l'ordre :

— Je vous parle sérieusement, je vous parle métier et vous plaisantez... ?

— Vous êtes donc romancier ?

— A Dieu ne plaise ! Je suis imprimeur...

Alors, me sentant rouler dans un abîme, je balbutiai :

— Et les caractères qui vous enchantent ?...

— Sans les caractères d'imprimerie de ce livre... Parbleu ! Je ne m'occupe pas de ceux du roman.

Mon Film

J'ai reçu, de Berlin, cette lettre :

Monsieur,

Vous glorifiez en France la mémoire de Napoléon. Mais alors pourquoi nous reprochez-vous d'admirer et d'aimer notre kaiser ?

Guillaume II est de la taille de Napoléon, et si vous étiez de bonne foi, vous le reconnaîtrez. Remarquez la similitude de leurs destinées. L'un et l'autre ont été des organisateurs de génie ; l'un et l'autre ont remporté de grandes victoires et ils n'ont été abattus que par des coalitions dont l'âme a été, chaque fois, l'Angleterre ; l'un est mort et exilé et l'autre y mourra si... Sans doute Sainte-Hélène et Doorn se voient ni dans le temps ni dans l'espace, mais l'Histoire les rapprochera.

Notre kaiser, monsieur, est le Napoléon du XXe siècle.

Oserez-vous le dire ?

Il y a certainement des points de ressemblance entre ces conquérants. Napoléon et Guillaume II ont fait tuer des millions d'hommes pour réaliser le même rêve de domination universelle, tous deux sont tombés pareillement foudroyés, et il est bien possible que le kaiser dicte un Mémorial de Doorn à quelque Las Cases allemand, sans d'ailleurs avoir à craindre les persécutions d'un Hudson Crowe hollandais.

Mais que de différences entre les carrières de ces deux hommes !

D'abord, Napoléon n'était pas un fils à papa. Guillaume fut, il est vrai, sous-lieutenant à Potsdam comme Napoléon à La Fère, mais l'avancement du premier était prévu.

Guillaume II n'a jamais commandé en personne qu'aux grandes manœuvres : pendant la guerre, il se contenta d'être le premier des subordonnés de Ludendorff. Napoléon opérait lui-même, sur place...

Le Petit caporal passa sous la porte de Brandebourg, alors que le kaiser se vit fermer au nez la porte de la place de l'Etoile. Vaincu, Napoléon ne capitula pas en rase campagne : il ne déserta pas à l'étranger, mais rentra en France où, les bottes encore couvertes de la boue de Ligny et de Waterloo, il offrit de continuer la lutte quand même.

Ce sont là des différences appréciables.

Il y en a d'autres : Napoléon représentait les idées modernes, il était, malgré son orgueil et son égoïsme, le champion des principes de la Révolution. Le kaiser, lui, est mystique et moyenâgeux malgré ses généraux scientifiques et ses bataillons d'ingénieurs.

Napoléon ne s'amusait pas à composer de la mauvaise musique ou à laver de puériles aquarelles : quand il voulait se distraire, il faisait le Code civil.

Dirai-je que le kaiser changeait d'uniforme six fois par jour, alors que Napoléon porta le même toute sa vie ? Tous deux aimèrent les parades et poussèrent loin l'art d'étonner les populations : il y a toujours du cabotin chez un chef d'Etat. Mais Napoléon produisait tout de même plus d'effet, et je doute que la cape feld-grau de Guillaume II devienne jamais aussi légendaire que la redingote grise du Petit caporal.

Et puis, quoi, si le locataire du château de Doorn insistait pour être traité de nouveau Napoléon, nous pourrions toujours lui dire à la manière de Floquet :

— A votre âge, monsieur, Napoléon était mort !—Clément Vautel.

LA LOGIQUE

Yvette.—Pourquoi maman ne veut-elle pas m'acheter une nouvelle poupée ? Le papa.—Parce que la tienne n'est pas encore brisée.

Yvette.—Mais moi, je ne suis pas brisée, et maman a bien acheté un autre enfant.

—Et mon pourreau me donna en ricanant le coup de grâce :

— Ça n'existe pas !—Marcel Laurent.

LA GUERRE HISPANO-MAROCAINE

Les Espagnols sont victimes au Maroc de leur complaisance excessive pour les Allemands pendant la guerre ; ils ont permis la contrebande des armes et ce sont ces mêmes armes qui servent contre eux aujourd'hui.

Les canons et les munitions dont les Marocains sont largement pourvus, non seulement sont d'origine allemande, mais ce sont des officiers allemands qui commandent les contingents indigènes.

La censure de Madrid interdit de publier ces faits qui sont connus de tous au Maroc.

Paris.—La presse parisienne reproduit une dépêche de Madrid disant que la France aurait accepté de rembourser partiellement le prêt dû par elle à l'Espagne en matériel de guerre.

Londres.—Les engagements de volontaires anglais pour le Maroc, qui se faisaient en Grande-Bretagne par l'intermédiaire de l'ambassadeur d'Espagne, ont été interdits par le gouvernement anglais.

D'après le "London Times," on estime à 10,000 le nombre des Espagnols tués au Maroc dans les derniers engagements avec les rebelles du Riff.

Melilla.—Les Marocains ont fait prisonnier le général Navarro, qui commandait les troupes espagnoles cernées dans la région du mont Arruit. Le captif a été emmené à Alhucemias, sur la côte de la Méditerranée, à une courte distance à l'ouest de Melilla. Le général est blessé à la jambe.

CONFLIT ANGLO-FRANÇAIS VOULU PAR L'ALLEMAGNE

Londres.—Le "Times" publie une longue interview de M. John-Elof Boodin, professeur de philosophie au collège de Carleton, au Minnesota. Le professeur Boodin a visité l'Allemagne. Il a parlé ainsi : "Il y a beaucoup de personnes, en Allemagne, qui pensent qu'un conflit militaire entre la France et l'Angleterre ne sera pas lent à se produire, si les deux pays mettent un terme à leur coopération. Le vieil esprit inspiré par la "Kultur" allemande vit encore chez les Germains instruits. Au cours d'entretiens avec des Allemands, appartenant à la classe des universitaires, j'ai constaté qu'ils désiraient voir bientôt un conflit éclater entre la Grande-Bretagne et la France. Un tel conflit permettrait à l'Allemagne de n'avoir à régler des comptes qu'avec la France."

UN BEAU SUJET DE MÉDITATION

Nous lisons dans la "Libre Parole," journal parisien, l'article qui suit :

Le dollar vaut actuellement, au cours du change, 12 francs.

Mais, aux Etats-Unis, avec 1 dollar, on peut acheter plus de marchandises qu'on ne peut acheter en France avec 12 francs.

Voilà pourquoi notre commerce languit, pourquoi notre industrie est dans le marasme, pourquoi le chômage sévit. Si, aux Etats-Unis, avec 1 dollar, on peut acheter plus de marchandises qu'en France avec 12 francs, c'est que les marchandises sont produites à meilleur marché.

Or les capitalistes américains tirent de leur agent des revenus plus élevés que les capitalistes français, et le salaire journalier de l'ouvrier américain n'est pas supérieur mais n'est guère inférieur non plus à celui de l'ouvrier français.

Alors ? Alors l'ouvrier américain travaille plus, le rendement de l'effort de l'ouvrier américain est plus grand que celui de l'ouvrier français.

Parce qu'il travaille mieux, l'ouvrier américain vit mieux car il peut, avec le même salaire, acheter plus de choses.

L'ennemi de la prospérité publique et privée, c'est la paresse, c'est la grève perdue, c'est le sabotage, c'est le j'm'enfichisme...

Cela n'est pas un article, mais avouez que c'est un beau sujet de méditation. —Joseph Denais.